



*Fannie*

# **Le tour d'abandon**

*I- Flora*

Fannie

Le Tour d'abandon,  
tome 1

*Flora*

© Fannie , 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6555-0

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*La vérité est comme une blessure dans la bouche, qu'on ne peut refermer.*

*Illusions perdues, Honoré de Balzac*

## Avant-propos

Le Tour d'abandon, ou tourniquet, était une structure utilisée entre le XVII et le XIXème siècle en Europe, permettant aux mères de laisser anonymement leurs nouveaux-nés. Elles plaçaient leur enfant dans un cylindre ouvrant sur l'extérieur d'un bâtiment, bien souvent une église ou un hôpital, comme un tambour de porte. Puis, elles tournaient celui-ci pour que l'enfant accède à l'édifice et sonnaient une cloche afin que les personnes à l'intérieur en soient averties. L'enfant est alors pris en charge. Ces tours d'abandon ou d'exposition incarnaient à la fois une forme de protection et un acte d'abandon, plongeant les enfants dans l'incertitude de leur origine.

Il s'agit d'explorer les blessures transgénérationnelles qui naissent du silence familial. Tout comme les bébés abandonnés dans un tourniquet, les générations successives sont condamnées à une errance toxique, privées de la vérité de leur histoire. En taisant la vérité sur plusieurs générations, le secret familial agit tel un abandon, laissant les descendants perdus et blessés, cherchant désespérément des réponses dans le froid de l'ignorance.

Flora

## **« Ton père est un salaud, ma chérie. »**

Au début, cela sonne comme un coup de poing imprévisible. Puis, au fil du temps, la nouvelle devient tant une supercherie qu'une évidence.

« Ton père est un salaud, ma chérie. »

Et j'écoute cette voix qui m'est si chère, raisonnée en moi, tel un écho aux malheurs inéluctables qui ont damné les miens : la fille-mère sous le train, la Listéria de ma tante, la petite Alice sur le quai de la gare, la cécité du grand-père, la leucémie de Marie-Louise, les coups de tonnerre et les coups de Trafalgar... Tous ces crocs en jambe de la vie s'abattent subitement sur mes épaules.

J'ai froid. J'ai chaud. Mon cœur est en miette et mes oreilles bourdonnent.

Au plus profond de moi-même, accoudée au lavabo de la salle de bain, je me questionne : un « salaud », oui, mais comment est-il ? Peut-on le dessiner ? A-t-on le droit de le gommer ou d'aviver ses couleurs ? Je pourrais cesser de l'exposer au grand jour et le garder dans le fond de ma poche pour ne pas l'oublier. Je pourrais l'enfouir dans une vieille malle et le déterrer lorsque la plaie sera moins douloureuse. Un « salaud », oui, mais de quelle nature ? Si j'examine ses mains, le salaud doit les avoir rouges vermeilles. Il se peut qu'il lui soit impossible de les nettoyer. Ses vêtements doivent sentir le souffre et, dans ce cas, je pense qu'il serait difficile de s'asseoir à ses côtés ne serait-ce qu'un instant.

Mon père et « le salaud » s'observent sous la lumière blafarde, tandis que le téléphone, dans ma main, me semble peser de plus en plus lourd. Un « salaud », oui, mais que fait-il pour qu'on lui attribue ce titre ? Il tue ? Il viole ? Il escroque ? Il diffame ? Il...Il prend son café le matin auprès de sa femme. Il accompagne ses enfants aux solfèges le mercredi. Il enseigne. Il bâtit des empires. Il fait la vaisselle et n'oublie pas de tirer la chasse d'eau. Il est un mari, un frère. Mon père.

Je décolle avec peine le téléphone de mon oreille et me relève. J'esquisse quelques pas maladroits dans le couloir et rejoins le salon où mon fils m'attend. Je m'assois à ses côtés et pose le téléphone sur mes genoux.

« Ton père est un salaud. »

Ces mots tournent en boucle dans ma tête, s'emmêlent, me griffent et me suspendent au-dessus de ma réalité. Mon fils regarde un jeu télévisé. Des applaudissements et des cris incohérents giflent ce grand silence assourdissant qui m'envahit. Des images défilent trop rapidement et je cligne des yeux devant l'écran. J'ai mal à la tête. Les bruits, l'odeur de la pizza et les coups des couverts sur les assiettes écrasent mes tempes violemment. Je me sens emprisonnée en moi-même.

La télévision est bien trop forte, mais elle ne couvre pas les voix intérieures qui me submergent. Elles se contredisent, se coupent la parole, haussent le ton. Mon regard égaré voyage d'un écran à l'autre. Je me sens éparpillée et démolie.

« C'était qui ? - me demande avec insistance le jeune garçon assis à côté de moi sur le divan – C'était qui, hein, maman ? C'était mamie ? Elle voulait quoi ? »

« Mange ta pizza et laisse maman tranquille. Est-ce qu'on peut au moins entendre la télé ? On n'entend que toi ! » déclare son père entre deux bouchées.

Mon père. C'est mon père ai-je envie de hurler à cette petite frimousse boudeuse afin de dénouer ce qui me serre la gorge depuis des heures.

Je me coupe une part de pizza refroidie et la porte à mes lèvres désespérément sèches. Une bouchée, puis deux. Machinalement. Raisonnablement. L'émission à la télévision me paraît absurde. Je ne sais pas où poser mon regard pour taire mes angoisses qui tournent en rond comme une nuée d'abeilles en colère. La beauté naïve de mon fils attise leur danse endiablée. Je pose mes couverts sur la table et me replie en cuisine.

Adossée au plan de travail, je fixe le mur blanc pour reprendre mon souffle. Je suis au fond du lac et les abeilles tournent, tournent à la surface de l'eau. Les mots et les souvenirs bourdonnent en moi et leurs piqûres acides ont le goût du silence. Je cours tout au fond de mon âme sans regarder où je marche. J'écrase le sable humide, me tord la cheville sur les pierres irrégulières du sentier et aperçois une porte. Une grande porte bleue tapissée de pierrots sévères. Ils chuchotent des phrases inaudibles en me voyant. Je me bouche les oreilles et



secouent ma tête pour les faire sortir.

« Ton père est un salaud. Ton père a ouvert la porte. »

Je voudrais qu'ils tombent de leur lune mauvaise. Je voudrais qu'ils se taisent ? Je me jette au sol et leur lance des pierres. Puis, je ferme mes yeux et compte en silence. Mon cœur bat la chamade et je me souviens que la chambre bleue est fermée. Je me souviens que la chambre était toujours fermée. C'était celle de Flora. Ma sœur. Je ne veux que personne n'y pénètre.

Elle restera fermée. Mon cœur s'apaise à cette pensée et je prends conscience que je n'entends plus un bruit. Les abeilles se sont enfuies. J'ouvre les yeux. Les pierrots se sont figés. Ils se sont endormis sur le papier peint tapissant la porte de la chambre bleue. Je les compte. Un, deux, trois, puis une étoile, indiscreète et sauvage. Elle s'efface sous mon doigt. Elle se noie dans le bleu du ciel. Celui-ci d'aquarelle et d'argent sent le vent des nuits fraîches et l'ambre. Les étoiles se balancent et frôlent le quatrième pierrot qui m'invite à l'apaisement, l'index sur ses lèvres. Quelqu'un dormirait-il encore de l'autre côté de cette porte ? Je porte ma main à mes lèvres pour me faire toute petite et étouffer ma respiration sifflante qui s'emballe. Je colle mon oreille à la porte. J'espère entendre Flora. Mais, une douleur vive aux pieds m'incite à quitter subitement des yeux le dos de la porte pour arracher cette pointe glaciale qui me paralyse. Le carrelage. Dur et froid. Mes pieds sont violacés et douloureux

« Bénédicte, la couverture...Cesse de tirer sur la couverture ! J'aimerais dormir... » Dormir. Cela fait si longtemps qu'elle dort, Bénédicte.

La porte est toujours close. Les pierrots se sont cachés derrière les nuages. La voix de l'homme a fait trembler le ciel. Je ne discerne plus les étoiles à présent et la nuit n'a plus d'odeur. Je me recule de la porte.

Bénédicte se réveille timidement. Il fait froid. Janvier lui a dit. Janvier givre et s'étire sur le plancher. Comme tous les matins, depuis une semaine, la vitre de la fenêtre est blanche et silencieuse. Bénédicte s'est assise dans le lit conjugal, les genoux repliés sur sa poitrine.

L'empreinte chaude du matelas disparaît peu à peu et le dos se voûte en guerrier luttant contre les accolades de l'hiver. Bénédicte sent un corps sous le drap qui lui recouvre encore les jambes. Elle entend sa respiration feutrée à côté

d'elle qui soulève la couverture imitant le flux et le reflux d'une mer apaisée.

« Bénédicte. Tu ne dors pas. Ta sœur, t'a appelé hier. Elle voulait discuter avec toi. »

La respiration parle. Elle parle la langue de l'habitude. Celle de la vie qu'on se refuse, mais qui vous saute à la gorge tel un loup enragé, familier et surnois.

« Iris voulait te parler. Je lui ai dit de te rappeler. Ta sœur va bien sinon. »

Bénédicte crache des loups dans la nuit. Rien ne sort. Ni sens ni son. Des gémissements de loup. Des bulles d'air. Je me replie contre cette Bénédicte, muette et fragile, qui se renie faute de pouvoir se contenter du médiocre et de l'incertain.

Puis, je me glisse alors hors du lit, et saisis le grand pull-over rouge, jeté négligemment la veille sur le parquet. La laine commence déjà à m'irriter le haut des cuisses, mais j'oublie vite ce désagrément : il fait si frais dans la maison encore endormie.

Je marche à petits pas pressés vers la cuisine, allume la cafetière, tranche machinalement la baguette de pain et étale le beurre. Soudain, des rires dans le salon me font frémir. Mon fils regarde une émission de musique sur le sofa, une couverture polaire sur le dos.

« Je te prépare ton petit-déjeuner \_ murmurai-je la voix couverte \_ Que veux-tu ? \_ Il est absorbé par la télévision et c'est à peine s'il réussit à tourner la tête vers moi. Alors, j'avance vers lui et lui tapote l'épaule \_ Que veux-tu manger ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comme d'habitude.

— Oui, mais ya quoi ? »

Je soupire et retourne à la cafetière pour me servir un grand bol de café sans sucre. Mon fils hurle la même question dans le salon sans discontinuer.

« Oui, mais y-a quoi ? Dis, maman, y-a quoi ? »